

# Les blessures de la famille

Thierry Collaud\*

Aujourd'hui, en tout cas dans le monde occidental, c'est un lieu commun de faire observer que la famille est en difficultés, voire en crise profonde. Comment lire alors cet état critique et tenter d'y remédier? En effet la crise, dans sa signification clinique, est un moment particulier qu'il s'agit de diagnostiquer avec acuité parce qu'elle signale un risque vital et qu'elle impose des solutions spécifiques. Il s'agit en tout premier de savoir si l'on est en crise ou non, car il y a des fausses crises qu'il serait dangereux de traiter dans l'urgence<sup>1</sup>, comme, à l'inverse, il y a des crises ignorées ou banalisées qui mettent en danger un organisme alors que tout le monde regarde ailleurs. Il y a aussi la manière d'interpréter la crise. La menace est perçue, elle est réelle, mais comment rendre compte de ce qui se passe, de ce qui a amené l'institution dans une situation critique et surtout de ce qui pourrait être fait pour prévenir une issue fatale?

Dans le cas de la famille si nous devons reconnaître la présence d'une crise réelle, la première question nous amène à nous demander si nous la recherchons au bon endroit. Par exemple, on aurait parfois tendance à penser que les revendications homosexuelles d'un droit au mariage ou les procréations médicalement assistées sont le lieu de la crise de la famille. Si ces éléments peuvent faire office de révélateurs parce que plus visibles et marquant l'opinion, la crise doit beaucoup plus être cherchée sur le terrain de la vie des familles. C'est là que nous remarquons un nombre important de difficultés et de blessures et que nous serons majoritairement appelés à agir.

La deuxième question qui est la plus importante nous questionne sur notre manière de lire cette crise et sur les actions que l'on peut imaginer à partir de cette lecture pour revenir à un état d'équilibre. Dans ce sens, si l'on se place dans le champ

---

\* L'autore insegna presso la Facoltà di Teologia della Università di Fribourg (Svizzera). E-mail: thierry.collaud@unifr.ch.

<sup>1</sup> Th. COLLAUD, *La théologie en crise: un paradigme bien choisi? Réflexions à partir de la notion de crise en clinique*, dans Revue d'éthique et de théologie morale 276 (2013) 27-42.

de la morale, une première lecture pourrait être celle qui surgit spontanément dans le discours public et qui se place dans le cadre de la «morale familiale». La famille serait en crise en raison des nombreuses transgressions des normes morales devant régir son fonctionnement. La résolution de la crise passerait alors par le fait de réaffirmer plus fortement le cadre normatif et de tenter d'y réintégrer le maximum de familles. On peut citer comme exemple les réactions aux récentes modifications législatives concernant les procréations médicalement assistées (PMA) ou ce que les Français ont appelé le «mariage pour tous» et l'importance mise à ces occasions sur le maintien ou l'établissement d'un cadre légal normatif qui est censé, préserver la famille et le mariage.

Mais suffit-il de rappeler la norme et d'y ramener les récalcitrants? Une partie de la crise actuelle vient peut-être de cette unique alternative et de son échec dans un monde qui a perdu le sens d'une norme qui renvoie à l'ordre de la nature dans toute sa richesse et qui ne voit plus en elle qu'une exigence arbitraire, ou pire, si elle vient d'une institution comme l'Église, l'expression d'une finalité institutionnelle indépendante de la vie réelle des personnes qui sont alors contraintes et privées de leur liberté, pour le «bien» de l'institution.

Face à la crise de la famille, il y a une autre lecture possible et possiblement plus riche en termes d'agir humain et d'agir croyant. Plutôt qu'un schéma *norme-transgression-retour à la norme*, elle fera intervenir la notion de blessure et sa résolution dans la guérison. Le schéma devient alors *blessurepansement, accompagnement-guérison*.

Ce qu'il importe donc de lire en premier quand nous considérons la famille en difficulté ce sont les blessures qui l'affectent. La transgression de la norme morale vient dans un deuxième temps comme explication de la blessure, ou alors elle indique le lieu où la rechercher. La notion de blessure est plus riche et plus dynamique que celle de norme parce qu'elle a trait à la vie elle-même dans toute sa complexité. La blessure peut résulter des circonstances malheureuses de la vie, mais aussi de la faute morale, de la transgression de la norme, c'est-à-dire du péché. La blessure dans sa dynamique influence l'agir, elle mobilise les acteurs et, parce qu'elle est source de souffrance, elle les pousse à chercher des chemins de soulagement. Elle peut conduire à la faute parce qu'on recherche un soulagement au mauvais endroit, de la mauvaise manière, mais elle peut aussi être le lieu de guérison, c'est-à-dire de ces surgissements imprévus que les psychologues vont appeler résilience<sup>2</sup> ou croissance post-traumatique<sup>3</sup>, ce qui se dit, en termes théologiques, conversion sous l'effet de la grâce reçue et acceptée. Ceci pour dire que la réflexion ne s'arrête pas à l'arrivée de la blessure, mais que celle-ci, possédant une dynamique temporelle, demande un accompagnement qui pourra lui

<sup>2</sup> S. TISSERON, *La résilience*, (Que sais-je? 3785) Paris 2011<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> L. G. CALHOUN – R. G. TEDESCHI, *Handbook of posttraumatic growth: Research and practice*, New York 2014.

aussi être soumis au jugement moral suivant qu'il favorise ou empêche la guérison de la blessure et la vie à côté d'elle.

## 1. La blessure

Les personnes humaines, mais aussi les communautés qu'elles forment sont vulnérables, c'est-à-dire qu'elles sont susceptibles d'être blessées, ceci d'autant plus qu'elles s'ouvrent et qu'elles s'impliquent dans la relation à l'autre. En effet, la relation qui, pour se tisser, a besoin de confiance, d'accueil et d'hospitalité expose aussi à la trahison, au rejet ou à la manipulation qui sont ses blessures. Or la famille est le lieu privilégié de la relation et par conséquent le lieu privilégié de la blessure aussi.

Il n'est pas anodin de s'arrêter sur les définitions. Dans le cas de la blessure, on dira que celle-ci *est une lésion faite à un organisme vivant qui entraîne sa mort ou un processus de cicatrisation*. La blessure est une effraction, une déchirure, une désorganisation qui nous arrivent de l'extérieur. La blessure est subie, c'est le monde qui me déchire la peau parce que je me suis trop frotté à lui, mais la blessure c'est aussi le monde qui «me vient contre» sans provocation de ma part, «venue contre» d'une agression gratuite, d'une maladie imprévisible, injuste, d'un tremblement de terre ou d'un raz-de-marée.

On parlera alors aussi des blessures de la famille qui est un système vivant. Elles sont des lésions ou des déchirures qui vont jusqu'à mettre en danger la famille elle-même, car la blessure peut être mortelle. Quelque chose arrive, un accident, un agir venant de quelqu'un et qui blesse la famille. Là encore la description est importante, car dire cela signifie aiguïser l'attention pour repérer, chercher l'origine, prévenir et empêcher ces actes blessants.

Il faut se demander alors pourquoi la famille est vulnérable. Qu'est-ce qui l'affecte et la menace? On va voir que la menace vient souvent de ses propres composantes, que cet extérieur potentiellement blessant peut aussi prendre la forme d'un membre de la communauté familiale, la blessure devient alors une automutilation provoquée par l'individualisme, le désir, le «droit à», etc.

*La blessure déploie sa dynamique dans le temps.* Il y a un avant la blessure, mais il y a aussi un après. Tous, si nous observons notre corps, nous y découvrons des cicatrices. Cela signifie qu'il y a eu des blessures, mais aussi, et c'est important, que celles-ci se sont fermées en laissant des traces imprimées dans l'histoire du sujet. Il en va de même des familles. Dire la blessure inévitable c'est aussi, comme pour le corps humain, en dire l'avant et l'après. Il y a des actes qui blessent et qui déchirent, mais il y en a aussi qui soignent et qui guérissent. Parler de la blessure c'est parler de l'espérance de la guérison qui fait intervenir pour une grande part ce médicament

très efficace que représente la grâce du pardon. Aborder une famille blessée, ou d'une manière plus générale toute histoire humaine, doit tenir compte de cette dynamique et tenter d'en révéler les capacités de guérison cachées.

Parler de la blessure en lien avec la relation, amène aussi à évoquer le *paradoxe de la blessure comme chance*. Si nous étions invulnérables, inoxydables et intouchables, nous n'aurions pas besoin des autres. Or c'est parce que nous sommes à la fois des êtres de besoin et des êtres capables d'être interpellés par les besoins d'autrui que l'interaction humaine peut être décrite comme prendre soin. C'est en effet dans le prendre soin les uns des autres, dans la mutuelle sollicitude dont parle saint Paul (1 Co 12,25), que se déploie le mieux notre humanité. La blessure relie parce qu'elle provoque l'autre à la compassion et elle nous pousse à la confiance, à nous laisser soigner, à laisser l'autre verser de l'huile et du vin<sup>4</sup> et faire les gestes qui soulagent et qui apaisent. La blessure qui appelle à l'aide nous dit une vérité fondamentale sur la famille, déjà relevée depuis Aristote et plus tard par saint Thomas<sup>5</sup>: celle-ci est une communauté imparfaite qui a nécessairement besoin des autres pour vivre. Ouverture nécessaire du groupe familial pour qu'il ne reste pas seul avec ses blessures et qu'il ne s'enferme pas dans un isolement mortifère.

Si la blessure est ce qui relie elle peut aussi être ce qui exclut, c'est alors la *blessure stigmat*. Le sociologue Erving Goffman<sup>6</sup> définit le stigmat, chez une personne, comme une «différence indésirable» par rapport à la population dite normale. Cette différence va focaliser l'attention de tous. Nous ne voyons plus qu'elle et tout le reste disparaît. La personne est identifiée avec cette singularité (handicapé, prostituée, réfugié, chômeur, etc.) et toutes ses autres richesses humaines sont oubliées. Cela fonctionne aussi avec les familles blessées. Pensez uniquement à tout ce qu'on a pu dire depuis l'ouverture du processus synodal sur «les divorcés». Le seul qualificatif qui nous intéresse est de savoir s'ils sont remariés ou non. Que sait-on de leur humanité, de leur capacité musicale, de leur humour, de leur bienveillance, de leur compassion, de leur courage, etc.?

En évoquant la nécessité anthropologique de la blessure et son rôle dans la création de liens, nous risquons peut-être d'oublier l'élément incontournable de la souffrance: *la blessure fait mal*. C'est une vérité que l'on néglige un peu trop facilement quand on considère la blessure de l'extérieur. Que de fois entend-on un soignant dire à un malade: «Mais non, cela ne fait pas mal!»? Cela ne fait pas mal à celui qui observe, mais celui dont la chair est déchirée, celui-là seul peut dire la souffrance. La famille déchirée ou brisée nous interpelle et nous questionne au niveau moral et pastoral, mais c'est d'abord quelque chose qui fait mal à ceux qui en font partie et qui

<sup>4</sup> Cf. la parabole du samaritain en Lc 15.

<sup>5</sup> *Somme Théologique*, I<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 90, art. 3, ad 3.

<sup>6</sup> E. GOFFMAN, *Stigmat. Les usages sociaux des handicaps*, Paris 1975.

devrait aussi faire mal à ceux qui observent; non pas la petite douleur de l'inconfort moral de ceux qui s'offusquent que les règles ne soient pas respectées, mais la vraie douleur de la compassion qui est souffrance à cause de la souffrance d'autrui.

Finalement, pour faire droit à la dynamique que nous avons évoquée, il faut souligner que *toute blessure est toujours en tension vers sa guérison*. La blessure d'un organisme vivant n'est pas équivalente à la fissure d'un vase de faïence. La fissure est inerte. C'est arrivé, on ne peut que constater et espérer que cela ne s'aggraverait pas. On ne peut pas espérer que le vase ébréché entame de lui-même un processus de réparation. Par contre la blessure du vivant, elle, est capable de se refermer. Non seulement elle est capable, mais elle tend spontanément à se fermer. Quand il disait cette phrase fameuse: «*Je le pensai, Dieu le guérit*», le grand chirurgien Ambroise Paré reconnaissait cela. Il reconnaissait avec une grande humilité qu'il n'était pas la cause de la guérison, mais qu'il ne pouvait que s'inscrire dans cette tension vers elle, la favoriser et l'accompagner pour finalement la laisser à l'œuvre de Dieu.

On peut dire la même chose des familles blessées. Elles ne sont pas condamnées à porter indéfiniment leurs blessures, elles sont en désir de cicatrisation. S'il y a une tâche consistant à reconnaître et à révéler les blessures que parfois on désirerait tenir cachées, cette mise au jour de ce qui ne devrait pas être, qui peut prendre l'aspect d'un jugement moral, doit toujours espérer son dépassement, tout mettre en œuvre pour que le rétablissement survienne et faire cela dans une posture d'humilité, sachant que la grâce de la guérison ne se reçoit que de Dieu.

## 2. Les 3 dimensions de la famille

La famille dont je vais repérer les blessures est un groupement de personnes complexe qui est composé de manière inextricable de trois axes qui sont:

1. *La conjugalité*: La famille est fondée sur une relation, unique entre toutes, dans laquelle un homme et une femme ne font plus qu'une seule chair<sup>7</sup>.
2. *La filiation*: Si le récit de Genèse 2 insiste d'abord sur l'unité conjugale, celui de Genèse 1 oriente sur la fécondité du couple: «soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre»<sup>8</sup>.
3. *La parenté*: axe souvent oublié et qui renvoie à *la famille comme communauté*. Il s'agit de la communauté vivant au même endroit, mais aussi de la communauté plus large unie par des liens spécifiques. Si on insiste souvent pour dire qu'une famille c'est un papa, une maman et des enfants, il faut se garder de ne pas oublier

<sup>7</sup> Gn 2,24.

<sup>8</sup> Gn 1,28.

les grands-parents, les arrière-grands-parents, les oncles, les tantes, les cousins et tous les autres.

Ces trois axes inséparables disent la famille dans sa dynamique interne, mais aussi dans son ouverture à l'extérieur, c'est-à-dire son rôle comme élément de la communauté politique au sens large. Ils jouent des rôles différents dans la structure familiale et il est bon de les considérer chacun pour soi, comme quand on contemple un objet sous trois angles différents. Je vais donc évoquer les blessures successives de ces trois éléments.

2.1. Les blessures de la conjugalité

L'humain dans toutes ses dimensions est un être en développement et en croissance. La conjugalité comme une des dimensions de l'humain cherche elle aussi son déploiement. La blessure est ce qui vient empêcher celui-ci, le contrarier, orienter la conjugalité dans une mauvaise direction jusqu'à la briser.

En prenant une image topologique, on dira qu'il y a dans la conjugalité des lieux qui favorisent le déploiement et des lieux qui contrarient et où est grand le risque de la blessure. On pourrait aussi parler de richesses de la conjugalité opposées à ses pauvretés. Quelques-unes de ces paires ont été explicitées dans le tableau ci-dessous sans que celui-ci prétende à l'exhaustivité.

Richesses, lieux de déploiement	Pauvretés, lieux de blessure
amour vrai	indifférence, amour romantique, haine
alliance	contrat
relation riche <i>Je-Tu</i> , personnification	relation pauvre <i>Je-Cela</i> , chosification
fidélité	inconstance, trahison
le Christ comme tiers	solitude à deux
confiance	méfiance
réciprocité aimante	fidélité exclusive à soi
projet commun	pseudo-croissance personnelle
constance	rupture
patience	impatience, zapping, possibilité imaginée de recommencer sa vie
tendresse	violence
relation dans et par le corps	utilisation du corps de l'autre
don réciproque	accaparement, envie, concupiscence
pardon	refus de "s'humilier", persistance dans son bon droit

L'humain est tiraillé entre ces deux lieux. Le lieu du déploiement est le lieu de ce qu'il désire au fond de lui, mais le lieu de la blessure est bien souvent ce qu'il est amené à réaliser<sup>9</sup> parce qu'il est pris dans les filets d'un désir de sécurité et de contrôle, soumis à l'amour de soi ou à ses passions non raisonnées, voir absolutisées.

Pour les partenaires de la relation conjugale, le travail sur les blessures va alors être un *travail de réorientation*. Il s'agit d'un double mouvement: premièrement reconnaître et s'éloigner du lieu qui blesse, quitter le lieu des épines et des chardons évoqués au livre de la Genèse lors de l'expulsion du jardin (Gn 3,18) pour des lieux plus apaisants, évoquant le jardin originel avec l'immédiateté d'une relation dans sa pureté<sup>10</sup> ou encore le merveilleux espace du *Cantique des cantiques* où l'amour conjugal se déploie dans toute sa beauté. Et une fois ce déplacement effectué, ou plus précisément constamment ré-effectué, il s'agit de chercher à s'enraciner dans le lieu du déploiement pour faire grandir et solidifier la conjugalité de manière à ce qu'elle résiste toujours mieux à la tension centrifuge qui ne cessera de la menacer. Si nous lisons cette dynamique comme l'action de la grâce dans la famille, on y verra à l'œuvre les deux termes de la distinction classique: une grâce qui guérit (*gratia sanans*) et qui fait revenir dans le lieu du déploiement et une grâce qui élève (*gratia elevans*) c'est-à-dire qui fait advenir ce déploiement.

Nous sommes toujours dans une tension, dans un aller et retour entre ces deux lieux. Il y a des circonstances, des événements, des personnes, des expériences spirituelles qui nous poussent d'un côté ou d'un autre. Malheureusement il y a au fond intérieur de chacun, mais aussi dans le monde qui entoure les familles, ce qu'on pourrait appeler des *outils pour blesser*. Je ne ferai qu'en citer quelques-uns observés dans la pratique et qu'il faudrait beaucoup plus détailler: l'abus d'alcool, le souci de la carrière professionnelle, la banalisation sociale de l'infidélité, l'individualisme, le culte du *soi* et de son «autonomie», l'hypersexualisation de l'espace social ou encore la quasi-institutionnalisation du divorce. On voit l'importance prise par l'ambiance sociale qui, de manière irresponsable, fournit des outils pour défaire le couple qu'elle continue cependant de valoriser. L'exemple du divorce est typique de ce qu'on pourrait appeler une blessure programmée. Dans sa banalisation sociale, la séparation des conjoints tend à ne plus être pensée comme un échec de la relation conjugale, mais comme une de ses étapes probables. Ainsi la possibilité d'un divorce est de plus envisagée au moment même de l'union, les études sociologiques montrant alors que les couples qui envisagent la possibilité de ce scénario au moment de leur mariage ont plus de risque de se séparer par la suite<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> Voir l'opposition soulignée dramatiquement par saint Paul en Rm 7-8.

<sup>10</sup> Voir les belles pages de Jean-Paul II sur la nudité originelle dans ses catéchèses sur le corps: JEAN-PAUL II, *Homme et femme Il les créa: une spiritualité du corps*, Paris 2012, 82-87.

<sup>11</sup> F. DE SINGLY, *Séparée: vivre l'expérience de la rupture*, (Individu et société) Paris 2011, 38-39.

Face à ces composantes sociales acérées et dangereuses, le travail le plus important en théologie morale et dans l'accompagnement pastoral va être de fournir des remèdes, des baumes pour les plaies et des stratégies de protection.

Je développerai plus particulièrement trois éléments clés du déploiement de la conjugalité que sont l'*alliance* d'amour, le *dialogue* et la *corporéité*.

### **2.1.1. Alliance ou contrat, qu'est-ce qui supporte la conjugalité?**

#### **2.1.1.1. L'alliance comme lieu de déploiement**

L'*alliance* est l'élément fort du couple, à preuve en français elle est aussi le nom de l'anneau que les conjoints portent au doigt comme signe de leur conjugalité. Mais l'alliance (*berît* en hébreu) est d'abord un thème central en théologie dès l'Ancien Testament. «La relation humaine scellée par la *berît* était avant tout un lien de fidélité et de paix, ressenti comme une attache parentale. On était dit "frère", "père", "fils" de celui avec lequel on faisait alliance, on lui devait "fidélité" et "amour". C'est pourquoi le mariage pouvait aussi être considéré comme une sorte de *berît*. Cette relation n'entraînait qu'en second lieu un certain nombre de prestations particulières que les parties s'imposaient et se garantissaient mutuellement»<sup>12</sup>.

L'*alliance* est un lien qui engage à une *relation*, qui nous fait responsables les uns des autres et qui engage à la fidélité, c'est-à-dire à la durée indéterminée. Elle fait entrer dans une histoire commune. Celle-ci a une influence sur les partenaires qui acceptent de s'y engager vraiment. Elle implique que l'identité de chacun accepte de se laisser modifier par l'identité de l'autre et par ce que produit l'histoire commune. Il s'agit, dit Miroslav Volf, de «faire de l'espace en nous-mêmes pour l'autre qui change et être disposé à renégocier notre propre identité en interaction avec l'identité fluide de l'autre»<sup>13</sup>.

Le glissement vers le lieu dangereux de la blessure, c'est quand on abandonne la logique de l'alliance et sa richesse pour fonder la conjugalité soit sur la pauvreté du contrat, soit sur la richesse clinquante, mais factice de l'amour romantique.

#### **2.1.1.2. Le contrat comme lieu de blessure**

On définira le contrat d'une manière large comme *un lien établi par convention entre deux parties créant une obligation mutuelle librement consentie*<sup>14</sup>. Le contrat est une forme souvent appauvrie et insuffisante du vivre ensemble, c'est une relation de bas niveau, une relation chosifiée *qui conserve et protège l'autonomie de chacune*

<sup>12</sup> N. LOHFINK, *Alliance*, dans J.-Y. LACOSTE, *Dictionnaire critique de théologie*, Paris 1998.

<sup>13</sup> M. VOLF, *De l'exclusion à l'étreinte*, dans *Concilium* 280 (1999) 121-130.

<sup>14</sup> G. ROUHETTE, *Contrat*, in <http://www.universalis.fr/encyclopedie/contrat/>.



*des parties contractantes*. C'est cette autonomie individuelle affirmée et jalousement préservée qui va permettre la conclusion du contrat, mais aussi sa dissolution quand les avantages qu'il est censé amener disparaissent. Le contrat se pose comme un tiers neutre entre les partenaires et leur évite le risque de l'alliance, de la rencontre qui peut déboucher sur un vrai et riche dialogue, mais aussi sur la blessure du refus ou de la trahison<sup>15</sup>. L'accent est mis sur le négatif de l'autre, sur l'inconvénient qui résulterait s'il ne remplissait pas ses engagements.

Dans la pensée moderne, à partir des Lumières, le mariage va de plus en plus être pensé comme un contrat. Il protège la personne qui aliène certaines de ses propriétés. Kant, par exemple, assimile le mariage à un tel contrat avec toute la froideur que cela comporte. Pour lui en effet, le mariage peut être défini comme «la liaison de deux personnes de sexe différent en vue de la possession réciproque, pour toute la durée de la vie, de leurs qualités sexuelles propres»<sup>16</sup>, il n'est considéré que comme la mise à disposition de certaines parties du corps des contractants pour l'autre partie. On voit quel appauvrissement cette vision amène par rapport à la richesse de l'alliance et quelles possibilités de blessures elle ouvre.

### 2.1.1.3. Le piège de l'amour romantique

On va donc opposer l'amour au contrat, mais trop souvent sans comprendre en profondeur la richesse de ce terme. Ce que l'on appelle alors "amour" consiste en un sentiment affectif non-maîtrisable dans son apparition comme dans sa disparition. On a un coup de foudre, on tombe amoureux, on vit des moments extrêmement forts et tout à coup on a l'impression que l'on n'aime plus l'autre et c'est alors une raison suffisante pour rompre le lien. La relation conjugale est réduite à ce lien affectif et devient dépendante de sa fragilité et de son imprévisibilité. Pour Martine Segalen, sociologue du mariage: «[cet amour] est absolu et comme voué à l'éphémère»<sup>17</sup>. Quand il disparaît il fait place à l'indifférence, puis, quand la présence de l'autre devient trop encombrante, à la haine qui est elle aussi un sentiment affectif surgissant, non maîtrisé et que l'on se refuse à juger et à réguler.

Dans ce lieu d'un "amour" fragile, la conjugalité ne va être considérée qu'en tant qu'elle permet aux deux partenaires de trouver la satisfaction de leurs désirs affectifs individuels. La blessure qui est déchirure peut arriver parce qu'on n'aura qu'un tissu conjugal lâche et fragile, n'ayant pas pris soin de travailler, de cultiver et de faire mûrir cet amour vers une réciprocité aimante où le bien de l'autre va importer plus que mon propre sentiment affectif.

<sup>15</sup> Cf. l'analyse pertinente de L. BRUNI, *La blessure de la rencontre l'économie au risque de la relation*, Bruyères-le-Châtel 2014 (original: *La ferita dell'altro. Economia e relazioni umane*, Trento 2007).

<sup>16</sup> E. KANT, *Métaphysique des mœurs II, Doctrine du droit, Doctrine de la vertu*, Paris 1994, 77-81, § 24-28.

<sup>17</sup> M. SEGALÉN – A. MARTIAL, *Sociologie de la famille*, (Collection U) Paris 2013<sup>8</sup>, 89s.

### 2.1.2. Le dialogue, mais quel dialogue?

La conjugalité, comme les autres relations familiales, est fondée sur le dialogue. Or, nous dit le philosophe Emmanuel Levinas<sup>18</sup>, il y a deux manières de considérer le dialogue (en référence à la distinction *Je-Tu/Je-Cela* de Martin Buber). Il y a un dialogue qu'il appelle de l'immanence, un dialogue de bas niveau qui ne serait qu'un échange d'informations basé sur la «*connaissance d'autrui comme d'un objet*». Le faux dialogue, lieux de toutes les blessures où je m'engage avec mes préjugés sur l'autre, avec «*l'idée de l'autre en moi*» dit encore le philosophe, et où autrui n'est jamais reçu comme un don mystérieux et précieux. La famille est peut-être justement le lieu dangereux où je pourrais croire que j'ai percé le mystère de l'autre, que je le connais complètement. Or, prétendre connaître complètement quelqu'un, c'est ne pas le considérer comme une *personne*, c'est-à-dire comme le lieu de l'inattendu et de la surprise. Jean-Paul II dit que nous devrions toujours pouvoir dire à l'autre «*Dieu t'a donné à moi*»<sup>19</sup>, ou plus précisément Dieu te donne continuellement à moi, c'est-à-dire que je te reçois comme un don gratuit toujours nouveau, toujours à découvrir. Le paradigme du don relativise toute connaissance préalable et fait de l'autre un véritable Tu. Le vrai dialogue consiste à «invoquer ou interpellier l'autre homme comme Tu et lui parler», dit encore Levinas, et il «ne dépend pas d'une préalable expérience d'autrui, il ne tire pas, en tout cas, de cette *expérience* la signification du "tu"».

Combien de blessures familiales sont dues à des difficultés de dialogue. On se laisse piéger dans le dialogue de bas niveau, on échange des informations, mais on ne rencontre jamais l'autre. Renouer le dialogue est un véritable chemin de conversion qui va plus loin que l'utilisation de stratégies communicationnelles, mais implique la conviction que l'autre m'est donné par Dieu et que par conséquent *nous avons quelque chose à faire ensemble sous son regard* et avec lui. La foi amène alors le Christ comme tiers salutaire dans le dialogue, faisant sortir de l'enfermement souvent mortifère d'une solitude à deux.

### 2.1.3. La corporéité, lieu de rencontre et de blessure

On se rencontre, on se connaît par le corps et on se blesse aussi par le corps. Il faut prendre au sérieux cette idée fondamentale que l'on trouve fortement exprimée chez Gabriel Marcel puis chez Maurice Merleau-Ponty que nous *sommes* des corps<sup>20</sup>. Le corps fait partie de nous et il n'est pas possible de dissocier la corporéité de la

<sup>18</sup> E. LEVINAS, *Le dialogue, conscience de soi et proximité du prochain*, dans ID. (éd.), *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris 1992, 211-230.

<sup>19</sup> JEAN-PAUL II, *Le don désintéressé. Méditation*, dans Nouvelle Revue Théologique 134/2 (2012) 188-200.

<sup>20</sup> A. ZIELINSKI, *Lecture de Merleau-Ponty et Levinas. Le corps, le monde, l'autre*, Paris 2002.

personne. La blessure vient de ce rapport à l'autre faussé où je ne vois plus l'intégralité de sa personne, mais seulement un corps qui pourrait m'être utile. La conjugalité n'est plus une communion de personnes. Jean-Paul II a précisément mis le doigt sur la pauvreté et le handicap d'une corporéité réduite au sexuel: «Les rapports personnels de l'homme et de la femme se trouvent unilatéralement réduits au simple lien du corps et du sexe, en ce sens que *ces relations deviennent quasi incapables d'accueillir le don réciproque de la personne*»<sup>21</sup>. Ceci est valable pour les deux partenaires: quand j'instrumentalise l'autre, je me mets en danger moi aussi. C'est l'avertissement que donnait déjà saint Paul aux Corinthiens qui croyaient que des rapports avec des prostituées ne les engageaient pas tout entier (1Co 6,12-20)<sup>22</sup>. Tout n'est pas permis, dit-il, parce que votre corps n'est pas neutre, il engage votre relation avec l'autre et avec le Christ. On est loin ici d'un puritanisme et d'une méfiance vis-à-vis du corps qu'on reproche à l'Église, le lieu de la *porneia* étant alors, en réaction et de manière illusoire, considérée par beaucoup de nos contemporains comme le lieu de la vraie liberté et l'occasion de faire des expériences nécessaires à la réussite supposée de la vie. Revenir au lieu du déploiement n'implique pas de nier le corps et en particulier la sexualité, mais cela conduit à lui donner au contraire sa vraie dimension de «temple du Saint-Esprit».

La blessure du corps se trouve aussi très concrètement dans la violence conjugale si fréquente. Ses causes sont multiples, mais elle surgit souvent quand, submergés par l'affectivité, les conjoints ne savent pas comment communiquer autrement. D'ailleurs le travail avec les auteurs de violence montre bien comment ceux-ci sont pour une grande part des handicapés de la communication: «La plupart manifestent une attente de s'exprimer et saisissent une occasion souvent jamais trouvée jusqu'alors de parler, de parler de soi, d'entendre les autres, de chercher à comprendre ce qui les a amenés à de tels comportements»<sup>23</sup>. Là aussi, s'il faut condamner la violence, cela n'est qu'une petite partie de l'accompagnement que nous devons offrir. La justice, si elle est punitive, pour être complète, doit aussi être restaurative<sup>24</sup>, c'est-à-dire se donner les moyens pour tenter de restaurer la communauté brisée. C'est là que la grâce évoquée plus haut prend toute son importance, en particulier comme ce qui sous-tend le pardon qui est la clef de voûte de tout processus de restauration.

<sup>21</sup> JEAN-PAUL II, *Homme et femme Il les créa: une spiritualité du corps*, 180.

<sup>22</sup> J.-N. ALETTI, *L'éthicisation de l'Esprit-Saint. Foi et ethos dans les épîtres pauliniennes*, dans J. DORÉ (éd.), *Éthique, religion et foi*, Paris 1985, 123-142.

<sup>23</sup> G. AUTRET ET AL., *Auteurs de violences conjugales: comprendre et agir*, dans *Empan* 1 (2009) 98-102.

<sup>24</sup> H. ZEHR ET AL., *La justice restaurative: pour sortir des impasses de la logique punitive*, (Le champ éthique) Genève 2012.

2.2. Les blessures de la filiation

Nous pouvons appliquer le même schéma de tension dynamique entre déploiement et blessure pour les deux autres axes de la famille. Pour la filiation, le lieu fondamental de déploiement est celui d’une fécondité non pas limitée à une capacité physique de procréer, mais considérée d’une manière beaucoup plus vaste comme une réceptivité à la vie et comme la capacité de l’engendrer chez autrui. Le risque de blessure vient d’une fécondité pensée de manière restrictive comme production d’un enfant. Ce dernier, objet du désir, est à acquérir à tout prix pour correspondre à l’image sociale du couple.<sup>25</sup>

Richesses, lieux de déploiement	Pauvretés, lieux de blessure
fécondité, créativité, service de la vie	stérilité, égoïsme
adoption comme accueil	adoption comme remède à la stérilité, acquisition d’un enfant
Généalogie, inscription dans une lignée	dissociation filiation - parenté
naissance	dissociation filiation - naissance
engendrement	techniques de procréation
accueil du don	droit à l’enfant
Inattendu, surprise, mystère de l’autre	volonté de maîtrise sur le processus et sur le résultat
«prendre soin de toute la vie et de la vie de tous» <sup>25</sup>	eugénisme, vie importune
hospitalité	projet parental
mystère de la naissance	fragmentation de la procréation
maternité	mères porteuses

2.2.1. La gestation pour autrui, lieu extrême de la déconstruction de la procréation

L’arrivée des techniques de procréation médicalement assistée (PMA) a changé radicalement la vision de nos contemporains sur le processus procréatif. Ce qui auparavant était un processus unique et indissociable, produit de l’interaction de

<sup>25</sup> JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*. Encyclique sur la valeur et l’inviolabilité de la vie humaine, Paris 1995, § 87.

l'homme et de la femme et se tissant dans le mystère de leur être, se trouve maintenant fragmenté, décomposé avec des éléments de provenance diverse. On peut se procurer séparément des ovules et des spermatozoïdes et implanter l'embryon obtenu en laboratoire chez une femme qui n'aura produit elle-même aucun de ces gamètes. Ces évolutions technologiques ont fait naître le fantasme d'un enfant que l'on pouvait fabriquer pour s'affranchir de l'imprévisible, de l'inattendu et du mystère de l'autre reçu comme un don. La philosophe Sylviane Agacinski décrit bien ce phénomène dans son ouvrage au titre évocateur, *Corps en miettes*: «La prénance d'un imaginaire biotechnologique joue ainsi un rôle important dans les représentations de la procréation. Il nourrit l'idée d'un enfant *de confection*, qu'il n'est plus nécessaire d'espérer ni d'attendre, mais qu'il suffit de "fabriquer" avec les moyens du bord, des parcelles de soi et des miettes biologiques prélevées ailleurs»<sup>26</sup>.

Cette mise en miette de la procréation, induisant l'idée que l'on peut décomposer le processus, en isoler les divers éléments et recomposer le tout à sa guise, est une des plus dangereuses blessures infligées à la procréation des êtres humains. Mais l'ultime étape en est la gestation pour autrui (GPA), ou pratique des mères porteuses, qui est en train de se frayer un chemin quasi inéluctable d'acceptation sociale. On arrive là à la dernière dissociation qui n'avait pas encore été franchie. On avait cassé le lien entre procréation et sexualité, puis le lien entre biologie et parenté et maintenant on casse (ou plutôt on se donne l'illusion de casser) le lien entre grossesse, naissance et maternité. Celle qui porte un enfant durant neuf mois et le met au monde ne serait plus sa mère, en témoigne une émission de télévision récente où deux hommes parlent de «leurs» filles: «Chez nous les rôles sont très clairs. Il y a deux papas. Moi je suis papa et mon conjoint est papa. Et la famille, les parents, c'est nous. Nos enfants savent que les garçons n'ont pas de poche pour les enfants dans le ventre, et donc qu'il faut se faire aider, qu'il n'y a pas une femme dans la famille et donc qu'une dame nous a aidés et les a gardés dans le ventre C'est évident qu'elle n'est pas la maman de nos enfants»<sup>27</sup>. Le drame issu de l'inconscience de ces deux hommes qui, aveuglés, investissent le lieu opposé à celui de leur déploiement, c'est la multiplicité des blessures qui s'ensuit: la blessure première, dont on tient souvent peu compte, c'est la blessure de la mère, c'est-à-dire de celle qui a porté l'enfant et qui lui a donné naissance, celle qui ne fait pas que prêter son ventre, mais qui tisse un lien unique avec l'enfant qu'elle porte, qui souffre les douleurs de l'enfantement et se retrouve à la fin avec un grand vide, dédommée avec une somme dérisoire et renvoyée dans l'anonymat. Il y a ensuite la blessure des petites filles à qui on instille l'idée que la féminité et la maternité se résument à avoir une «poche» dans le ventre. Comment vont-elles construire avec cette fable leur identité de femme? Blessure aussi pour elles d'être délibérément

<sup>26</sup> S. AGACINSKI, *Corps en miettes*, (Café Voltaire) Paris 2009, 32.

<sup>27</sup> Extrait de l'émission *Faut pas croire* du 8 mars 2014 «Bientôt des mères porteuses en Suisse?».

privée de maman, ou encore de devoir, pour le restant de leur vie, justifier ce modèle familial bancal vis-à-vis de l'extérieur. Il y a enfin la blessure de ces deux hommes qui, même s'ils affichent une satisfaction de façade, vont maintenant devoir assumer cette folie qu'ils ont provoquée, en partie parce qu'on a stimulé et non freiné leurs fantasmes et qu'on leur a fourni les instruments pratiques et symboliques pour cela.

### 2.2.2. La blessure de la fécondité

Tout cela parce qu'on ne sait pas parler de la fécondité d'une famille. On ne sait pas penser la fécondité hors de la présence physique d'un enfant. Donc quand l'enfant ne vient pas, la blessure est insupportable et il faut tout faire pour qu'elle disparaisse. On oublie une vérité fondamentale: une blessure ne disparaît pas, elle cicatrise, elle se dépasse, elle se transcende, elle devient autre chose. On déploie son humanité d'une autre manière, on grandit en la dépassant. Or les techniques de procréation veulent gommer, faire disparaître cette blessure: «Vous ne pouvez pas avoir d'enfant, on va vous en fournir un». Tout finalement semble se résoudre à un problème de logistique. Avoir un enfant devient un droit, mais aussi un devoir. Il devient l'objet à acquérir pour effacer la blessure ou pour croire qu'on l'a effacée. Or, n'est-ce pas précisément ce passage de l'accueil à l'acquisition qui devient le lieu de toutes les blessures? Blessure de l'enfant qui de personne à accueillir devient objet à acquérir (presque comme un animal domestique) avec tout le contrôle que cela suppose, je pense ici à l'eugénisme du diagnostic préimplantatoire (DPI) où aux dérives de la GPA dont la presse se fait de plus en plus l'écho et où on se permet de refuser l'enfant qui ne correspond pas à ce que l'on attendait; blessure surtout de cette fécondité incomprise qui, au lieu de revendiquer à tout prix un enfant, devrait savoir s'élargir en créativité en «service multiforme de la vie», dit Jean-Paul II dans *Familiaris consortio*, service qui s'ouvre bien au-delà de la procréation: «Une "créativité" incessante doit caractériser la fécondité des familles: c'est là le fruit merveilleux de l'Esprit de Dieu qui fait ouvrir tout grands les yeux du cœur»<sup>28</sup>.

## 2.3. Les blessures de la communauté familiale

La première tâche que Jean-Paul II assigne à la famille dans *Familiaris Consortio*, c'est de former «une communauté de personnes». Cette communauté ne se limite pas à la famille nucléaire, mais inclut la multiplicité des autres relations de parenté, même si ceux qui y participent ne vivent pas sous le même toit. Ici aussi, les blessures sont innombrables, majorées par l'individualisme ambiant et le souci de soi, déjà évoqué

<sup>28</sup> JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique *Familiaris Consortio* (1981), § 41.

dans le couple, qui affirment qu'une personne jalouse de sa liberté n'a pas de comptes à rendre à ses parents, à ses frères et sœurs, ou à ses oncles et tantes.

Richesses, lieux de déploiement	Pauvretés, lieux de blessure
ouverture	repli
intégration des générations	segmentation
gestion des biens	otage du consumérisme
pauvreté consentie	argent roi
intégration des divers rôles dans leur spécificité	absence du père, travail des parents décomposition/recomposition
juste rémunération	précarité économique
insertion dans la communauté	marginalisation

Je donnerai comme exemple de ce repli dans le lieu de la pauvreté et de la blessure, le suicide assisté qui nous occupe aussi abondamment à la Commission de bioéthique de la CES. La rhétorique d'EXIT répète constamment aux candidats à ces sinistres départs qu'ils sont les seuls à décider de la manière et du moment où ils vont mourir et que leur famille n'a rien à voir là-dedans. La blessure est alors celle des solidarités familiales qui ne savent plus se dire et qui ne savent plus ou ne veulent plus trouver une place pour chacun dans la constellation familiale, mais aussi sociale. La personne âgée croit qu'elle doit décider seule, et ses enfants croient qu'ils doivent respecter son autonomie. Chacun se comporte comme des étrangers l'un pour l'autre et non comme des membres d'une famille où circule l'amour, la fidélité et la tendresse. Revenir au lieu du déploiement, c'est retrouver une place pour chacun et en particulier pour la personne âgée que l'on croyait, ou qui se croyait, inutile. La tâche contemporaine est de résister à un mouvement de marginalisation et surtout de redécouvrir ou de réinventer un rôle spécifique de la personne âgée dans la famille, dans la communauté politique et dans l'Église. Ceci en tenant compte de l'allongement de la durée de vie en bonne santé et des changements socioculturels (moyens de communication). Jean-Paul II, toujours dans *Familiaris Consortio*, le notait en ces termes: «Loin d'être bannie de la famille ou supportée comme un poids inutile, la personne âgée reste insérée dans la vie familiale, continue à y prendre une part active et responsable – tout en devant respecter l'autonomie de la nouvelle famille – et surtout elle exerce la précieuse mission d'être témoin du passé et source de sagesse pour les jeunes et pour l'avenir»<sup>29</sup>.

<sup>29</sup> *Ibid.*, § 27.

### 3. Conclusion

Face à la crise de la famille et aux menaces qui pèsent sur elle, j'ai voulu indiquer une manière de faire de la théologie morale qui consiste à stimuler une réorientation du chemin de vie. Il s'agit de s'éloigner des *lieux pauvres et sources de blessures qui sont malheureusement souvent proposés et validés par la société occidentale contemporaine*. Il s'agit de se diriger et d'accompagner ceux qui nous sont confiés vers les *lieux riches du déploiement de l'humanité en Christ*, vers la possibilité de reconstruire une humanité filiale. Jean-Paul II l'exprime de la manière suivante: «La famille humaine, désagrégée par le péché, est reconstituée dans son unité par la puissance rédemptrice de la mort et de la résurrection du Christ»<sup>30</sup>.

Ce chemin du lieu de la blessure à un lieu possible pour la guérison et le déploiement de ce que la famille est appelée à être peut difficilement se faire seul. Il nécessite un accompagnement de Celui qui, en premier, accompagne et guérit, mais aussi des autres membres de la communauté qui prennent soin, qui tendent la main, qui aident les acteurs, membres des familles ou familles prises comme systèmes, à avancer au travers des difficultés en mobilisant leurs propres ressources internes. L'analogie avec la blessure physique joue aussi ici. L'intervention extérieure ne guérit pas, elle ne fait que nettoyer la plaie et la garder dans les meilleures conditions au moyen de pansements pour que le processus interne de guérison puisse avoir lieu et ne pas être empêché. De la même manière, l'accompagnement de la communauté vis-à-vis des familles en difficultés doit consister en un nettoyage des blessures, c'est-à-dire la mise à l'écart de tous les facteurs qui les provoquent et les entretiennent, et en un pansement, c'est-à-dire l'entourage et la mise en condition pour que les ressources internes puissent être mobilisées. Et parmi celles-ci il faut mentionner la plus importante qui est celle du pardon, un acte que l'on ne peut pas provoquer, mais seulement stimuler et espérer. Quand il vient, et c'est toujours un miracle, il mobilise une force de réparation et de remise en route inimaginable: «Si nous n'étions pardonnés [dit Hannah Arendt], délivrés des conséquences de ce que nous avons fait, notre capacité d'agir serait comme enfermée dans un acte unique dont nous ne pourrions jamais nous relever; nous resterions à jamais victimes de ses conséquences...»<sup>31</sup>. Pardon comme le plus puissant remède à la blessure, à recevoir d'En Haut avant qu'il puisse être donné, mais qui alors ouvre des possibles insoupçonnés, répare ce qui était déchiré, et permet de revenir, même si c'est au terme d'un long processus, dans le lieu de la gratuité du don, de la confiance, de la fidélité et de l'amour vrai. Sinon, pour paraphraser H. Arendt, ce qui a été brisé le resterait à tout jamais et on n'aurait plus qu'à décréter la mort de la famille.

<sup>30</sup> *Ibid.*, § 15.

<sup>31</sup> H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, (Agora les classiques) Paris 2002, 303.



## Bibliographie

- S. AGACINSKI, *Corps en miettes*, (Café Voltaire) Paris 2009.
- J.-N. ALETTI, *L'éthicisation de l'Esprit-Saint. Foi et ethos dans les épîtres pauliniennes*, dans J. DORÉ (éd.), *Ethique, religion et foi*, Paris 1985, 123-142.
- H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, (Agora les classiques) Paris 2002.
- G. AUTRET, M.-J. BIDAN ET AL., *Auteurs de violences conjugales: comprendre et agir*, dans *Empan* 1 (2009) 98-102.
- L. BRUNI, *La ferita del altro. Economia e relazioni umane*, Trento 2007.
- L. G. CALHOUN – R. G. TEDESCHI, *Handbook of posttraumatic growth: Research and practice*, New York 2014.
- T. COLLAUD, *La théologie en crise: un paradigme bien choisi? Réflexions à partir de la notion de crise en clinique*, dans *Revue d'éthique et de théologie morale* 276 (2013) 27-42.
- E. GOFFMAN, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris 1975.
- JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*. Encyclique sur la valeur et l'inviolabilité de la vie humaine, Paris 1995.
- , *Familiaris Consortio*, 1981.
- , *Homme et femme Il les créa: une spiritualité du corps*, Paris 2012.
- , *Le don désintéressé. Méditation*, dans *Nouvelle Revue Théologique* 134/2 (2012) 188-200.
- E. LEVINAS, *Le dialogue, conscience de soi et proximité du prochain*, dans ID. (éd.), *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris 1992, 211-30.
- M. SEGALÉN – A. MARTIAL, *Sociologie de la famille*, (Collection U) Paris 2013<sup>8</sup>.
- F. D. SINGLY, *Séparée: vivre l'expérience de la rupture*, (Individu et société) Paris 2011.
- S. TISSERON, *La résilience*, (Que sais-je? 3785) Paris 2011<sup>4</sup>.
- M. VOLF, *De l'exclusion à l'étreinte*, dans *Concilium* 280 (1999) 121-130.
- H. ZEHR, P. RENAUD-GROSBRAS ET AL., *La justice restaurative: pour sortir des impasses de la logique punitive*, (Le champ éthique) Genève 2012.

### **Résumé**

La famille en crise doit être avant tout regardée comme une famille blessée en souffrance. Cet abord par la notion de blessure permet de penser l'action morale et surtout pastorale comme un accompagnement qui fait passer d'un lieu déstructurant à un lieu où peu se guérir la famille. Il s'agit, comme dans tout processus de résilience de favoriser les ressources internes avec le soutien de ressources externes et de lutter contre les facteurs négatif. Ceux-ci et leurs contreparties positives seront identifiés dans les trois dimensions fondamentales de la famille que sont la conjugalité, la filiation et la parenté. Quelques lieux où la famille est particulièrement menacée seront plus spécifiquement développés: l'opposition alliance-contrat, le piège de l'amour romantique, la corporéité, la gestation pour autrui ou le suicide assisté.

### **Abstract**

The modern family in crisis has to be considered as a wounded and suffering family. By this way of considering it, the moral and pastoral action can be thought as an accompanying process, bringing it from a place of destructuration toward a healing place. As in every resilience process, it is important to stimulate internal resources with external ones trying to avoid negative influences. These negative points and their positive counterparts will be identified in the three major dimensions of the family, i.e. conjugality, filiation, and community. Some places where the family is particularly endangered will be developed: opposition between alliance and contract, the pitfalls of romantic love, corporeity, surrogate motherhood and assisted suicide.